

Transfert

Manon Pépin

Numéro 120, hiver 2009

L'espérance de vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pépin, M. (2009). Transfert. *Moebius*, (120), 119–121.

MANON PÉPIN

Transfert

Alors qu'Ouranos empêchait Gaïa d'accoucher des Titans, des cyclopes et des hécatonchires en la pénétrant sans relâche, Cronos prit une arme et trancha les parties génitales de son père, qui retourna dans les Cieux... ses parties génitales tombèrent dans la mer et flottèrent sur l'écume jusqu'à l'île de Chypre où elles créèrent la déesse Aphrodite...

Le monde sous mes pieds, je tourne en rond, mes pas dans mes pas, le poids de mon mutisme soulevant la poussière; voile devant ce que j'ai fui pour visiter l'inévitable, et la lumière, filets soulignant chaque grain comme un espace infini propre à soi se retournant sur lui-même... Et la faim... un souvenir d'ombres portées, protons en bagages, neutrons bien pressés contre soi. Et la faim. Me tenaillant, en dedans, me persécutant jusqu'à mon désir de solitude. Creusant des sillons de doutes ravageant cette seule et unique destination, le centre. Un peu de peur encore sur les doigts, de sang entre mes pas.

La voix. Sait-elle. Elle me remplit, me nourrit. Ces milliards d'aiguilles plantées dans mes veines. J'abreuve des siècles d'illusion mathématique de mes pas denses sur ce plancher de gare désaffectée. Poisseuses, mes pensées s'agglutinent à mes doigts et le vide que j'enlace devient marécage. Je suis coincé dans ma tête, aux portes de ma destinée. Je suis elle. Elle est moi. Je le sais.

J'ai trop fait semblant que rien n'est source apothicaire, le vent naîtra de mes mains avides. Je ferme les yeux. Je peux sentir sa langue épouser mes lèvres. Depuis tant de nuits que je me berce à la vodka et à ses lamentations, lacérations de vie de possession.

«The spy in the cab» de Bauhaus dans ma tête, *an eye for an eye*, œil pour œil. Je danse un peu. Je la sens se vêtir de mes arches et démons, de mes voiles et prisons, elle se drape dans mes tranchées de violence, elle kidnappe un à un mes neurones et se maquille les pieds sur mes paupières. Et sa voix. Dans mes couloirs trop sombres à force de m'être refusé trop longtemps ; sa puissance enlace, concubine ma volonté. Je me risque à regarder mon reflet frêle d'ambre dans la fenêtre, je suis squelettique, elle prend forme, je peux presque saisir les mouvements de ses hanches dans mes silences.

Je me suis trop masqué les yeux, même sous les verres fumés, elle m'a reconnu, dans mes hanches son effluve par delà mon sexe d'homme vicié, atrophié, ma flûte son souffle sa symphonie. Les ellipses marée basse, le verre posé sur l'artère générale. Mes dents claquant contre le ciment nu des murs. Le dos frissonnant des ancres des langues des « tout autour » répétés sans ombres derrière. Enfin être libre.

Je devrais peut-être lui dire merci ?

de mon ventre

de ma bouche

ombres cataclysmes

verbes sous-bois

Personne autour, seul le tic-tac de l'horloge, Cronos tapant le rythme de mes enjambées esclaves. Et Aphrodite sous ma carcasse déjà à moitié morte.

Je ne suis que vaisseau. Mes mains, guidées par le temps qui fuit, iront capturer les aiguilles-couteaux de l'horloge, et je couperai mes organes génitaux tout comme déjà, ils ont été coupés. Et elle revivra, ailleurs qu'en mes songes de fou emprisonné, elle vivra ici, humaine Déesse beauté chrome etc. Je veux la libérer. Nous libérer.

Déjà, le soleil creuse mes joues, l'ombre gagne mes cernes et les recoins poussiéreux de la vieille gare. À cette heure, elle devient reine, et je me laisse porter absent, elle me baptise à l'aube d'une jouissance fleuve, jusqu'aux rives des néréides, je suis elle, depuis ces quelques pas me séparant de l'horloge, je plonge les doigts dans la vitre, et rien que du rouge le long de mes mains, puis sur ma chemise, mais le silence, obscure lumière en ma gorge, on dirait une pluie d'automne. Je ne sens aucune souffrance,

juste la chaleur du flot de mon sang, et j'empoigne une aiguille froide, je la serre bien fort entre mes doigts engourdis.

Trop de gens ont fui mes marées, le long de mes jambes, bâti des signes astrologiques bidons, le temps de m'aveugler encore un peu plus. Et moi, en presque aveugle, coulé dans le béton, des jours sentinelles avec qui on enlace le vent. Ils se sont enfuis comme si j'étais contagieux, creusant des vallons à même mes cuisses. Et tout ce sperme perdu sur tant de lèvres.

Les enfants blancs au ventre vide.

Contre les murs, entre les obus

Toutes ces âmes de blanc vêtues.

Je sens ses cheveux rouges peinturlurer mon ventre. Une joie profonde me saisit à la gorge et je sanglote, autant de bonheur dans un ventre qui se dessèche depuis tant de lunes. Tant de félicité qui s'éclate contre ce vide si souvent balayé par des yeux sans amour.

Je la sens. Plus belle encore d'enfin vivre sa vengeance, océanide berçant ses sœurs, Déesse plurielle, redonnant vie aux mythes devenus noirs et blancs.

Temps de pixels et de couches d'ozone.

Mes parties génitales aux quatre coins d'une vieille gare désaffectée.